

Prologue

Au centre de détention pour femmes de Carpentia, en Californie centrale, le thermostat est toujours réglé sur 13 petits degrés Celsius. Il y a une raison d'ordre pratique et psychologique à cela, m'a expliqué le gardien. Sous des températures fraîches, les détenues sont plus alertes, plus productives et plus courtoises.

– La chaleur, ça agit sur les gens, m'a dit le gardien aux yeux de velours noir et à la carrure musclée.

D'une certaine manière, l'histoire de Kelly Lund valide le point de vue du gardien ; en effet, c'est le 28 juin 1980 – la nuit la plus chaude de l'année – que Lund, alors âgée de dix-sept ans et shootée à un mélange de cocaïne et de marijuana, est entrée dans la demeure d'Hollywood Hills du réalisateur oscarisé John McFadden et l'a tué par balle en plein milieu d'une petite fête qu'il organisait chez lui. Était-ce la chaleur, plutôt que la drogue, qui a conduit cette jeune fille ordinaire à pénétrer dans une maison pleine de célébrités – des rock stars « über-cool », des mannequins d'une incroyable beauté, et des dieux et déesses du grand écran dont les visages sublimes illuminaient les pages des magazines de cinéma que Kelly la solitaire planquait sous son lit ? Était-ce les 34° Celsius – et peut-être les étincelles

de folie qu'ils provoquaient – qui poussèrent cette anonyme d'Hollywood à croiser l'étincelante constellation des nantis et à entrer dans le riche salon marocain de McFadden, où, le trouvant seul, elle logea trois balles dans sa poitrine et dans son crâne ?

J'envisage cette possibilité maintenant, alors que le gardien m'accompagne dans la cellule de Lund – ce minuscule espace bien rangé qui lui tient lieu de domicile depuis sept années. Et en arrivant dans la cellule, où je la trouve assise sur son lit dans sa tenue réglementaire orange, je décide d'aborder le sujet à ma manière.

– Est-ce que le soleil vous manque, Kelly ?

Elle lève les yeux vers moi, des yeux durs et gris, aussi secs que des barreaux de prison. En sept ans, Kelly n'a pas pris une ride. Il est dur d'imaginer qu'elle vieillira un jour. Sa peau est lisse, et tout son être semble aussi imperméable au temps qu'elle l'est aux émotions qui transforment : la honte, le regret, la sensibilité. La culpabilité.

– Le soleil est toujours là, dit-elle. Je ne vois pas pourquoi il me manquerait.

– John McFadden n'est plus là, lui.

– C'est exact.

– Est-ce qu'il vous manque ?

– Je ne sais pas.

– Regrettez-vous de l'avoir tué ?

– C'était inéluctable.

– Quoi, sa mort ?

– Oui.

– Comment le savez-vous ?

– Si ce n'était pas le cas, quelqu'un m'aurait remarquée avant que j'arrive jusqu'au salon.

Elle s'interrompt quelques instants, hésitant visiblement à poursuivre. Évaluant ses choix.

– Je me considère, dit-elle finalement, comme un agent du destin.

– Ce n'est pas le destin qui a assassiné John McFadden, Kelly. C'est vous.

Le regard de Lund dérive, et, l'espace d'un instant, elle semble se fondre dans le mur gris de la cellule, comme si elle y percevait quelque chose qui existe aussi en elle.

– Vous avez votre système de croyance, me dit-elle. J'ai le mien.

À un certain niveau, l'absence totale de relief et de couleur de Kelly Lund est probablement un mécanisme de défense. Elle avait tout juste quinze ans quand sa sœur jumelle, Catherine, a volé la voiture de leur mère pour se rendre à Chantry Flats – un site isolé avec panorama sur la vallée de San Gabriel, très prisé des amoureux – et se suicider en se jetant des hauteurs du canyon. Rêvant de devenir actrice, Catherine était tout ce que Kelly Lund n'était pas : belle, vibrante, avec un charisme naturel assez puissant pour lui donner ses entrées dans le circuit des fêtes hollywoodiennes pour jeunes dès ses quatorze ans. Mais elle était aussi tourmentée, fragile ; le genre de fille qui ressentait tout un peu trop profondément et qui finit, malheureusement, par se laisser dépasser par ces sentiments.

À l'inverse, c'est peut-être justement la fadeur de Kelly Lund qui lui a permis de rester en vie dans le même nid de requins que celui qui a dévoré sa sœur. Sorte de bloc de glace face à la flamme à combustion rapide qu'était Catherine, Kelly avait peu d'amis et, à part une brève et troublante relation avec Vincent,

le fils de McFadden, elle menait une vie des plus calmes avant de commettre l'acte brutal qui lui assurerait la notoriété dont le manque avait tué sa sœur.

– J'ai failli ne pas aller à la fête, vous savez, me dit-elle maintenant. Il faisait chaud et je ne me sentais pas très en forme. Et puis, j'ai changé d'avis.

Jamais je n'ai vu un visage aussi placide, des yeux si immobiles.

Je ne peux pas m'empêcher de me demander comment devaient être ces yeux vus à travers ceux de John McFadden une semaine avant sa mort, quand, sur l'insistance de son fils, il avait filmé Kelly Lund.

– Auriez-vous quand même tué John, je lui demande, s'il avait été gentil avec vous pendant l'essai devant la caméra ?

Lund sourit – de ce même sourire qu'elle a affiché devant le tribunal de Los Angeles le jour de son jugement. Pas du tout un vrai sourire, en fait. Elle montre simplement ses dents.

– Comment voulez-vous que je le sache ?

Il fait de plus en plus froid dans la pièce.

*Extrait de Mona Lisa : la véritable histoire
de Kelly Lund, la tueuse d'Hollywood
Sebastian Todd, 1989*

11 février 1980

C'est lorsque M. Hansen, le professeur de biologie de Kelly, lui posa la troisième question d'affilée à laquelle elle ne pouvait répondre – celle sur les mitochondries – que Bellamy Marshall lui passa un petit mot. Kelly fit « Hum » et déglutit avec peine pour s'efforcer de parler malgré sa bouche sèche quand elle sentit la boule de papier lui toucher la jambe. Mais sur le coup, elle ne pensa pas à un petit mot. Elle pensa à une boulette moins amicale.

Kelly recevait beaucoup de boulettes. Si souvent, à vrai dire, qu'elle en avait même parlé à sa mère, un jour.

– Ils me lancent des boulettes, avait-elle dit. Et ils se moquent de mes habits, parce qu'ils sont minables.

– Minables ? avait dit sa mère. Tes habits te couvrent là où tu as besoin d'être couverte, et je ne pourrais pas forcément en dire autant des filles de ta classe. Et pour ce qui est d'être minables, ce sont elles, les plus minables, dans cette histoire.

Après cela, Kelly s'était juré de ne plus jamais parler à sa mère de ses problèmes à l'école.

Elle ne regarda donc pas la boule de papier quand celle-ci heurta sa jambe. Elle l'ignora, comme elle ignorait toutes les boulettes, comme elle ignorait tant de choses qui lui arrivaient, à l'école ou ailleurs. *Ignore, et ça*

passera. Cela fonctionnait pour beaucoup de choses qui blessent, voire toutes.

M. Hansen répéta son charabia sur les mitochondries ; Kelly essaya de se concentrer sur les mots, de les assembler en quelque chose qui aurait un tant soit peu de sens. Mais pas moyen. Elle sentait le soleil taper à travers la vitre de la classe, son pull qui la grattait, et l'élastique de sa jupe plissée qui lui tranchait la peau – autant de choses plus réelles que la question posée.

Tout le monde la regardait. Cela aussi, elle le sentait.

– Mademoiselle Lund ? relança M. Hansen.

Kelly fixa le sol. Elle battit des paupières. Elle sentait qu'elle commençait à s'échapper...

– Mademoiselle Lund...

Pendant quelques secondes, peut-être plus, Kelly partit dans un rêve – un véritable rêve où elle avait de nouveau sept ans et était avec sa sœur, toutes deux assises en tailleur sur le sol de leur chambre, puis à genoux l'une en face de l'autre, à regarder fixement les yeux verts de Catherine :

– La première qui bouge est morte.

– Mais..., mais... je ne veux pas mourir, Catherine.

Catherine pose une main sur la sienne. Elle est chaude, sèche et réconfortante.

« N'aie pas peur, Kelly. Tu me connais. C'est toujours moi qui bouge en premier. »

– Mademoiselle Lund ! Je ne vous empêche pas de dormir, au moins ?

Kelly ouvrit brusquement les yeux. Et s'entendit dire :

– Non. Je dors très bien, merci.

Oh non !...

Le silence tomba sur la classe ; on aurait entendu une mouche voler. M. Hansen cligna des paupières, la mâchoire serrée. Kelly savait très bien qu'elle aurait dû

s'excuser et elle s'apprêtait à le faire quand tout le monde éclata soudain de rire. Il lui fallut quelques instants pour comprendre que la classe riait *avec* elle et non *d'*elle. Ce n'était jamais arrivé. Son cœur se mit à battre plus vite. Elle rougit.

– Bien envoyé, dit Pete Nichol derrière elle.

Pete, le champion du lancer de boulette qui n'avait jamais adressé la parole à Kelly jusqu'ici. Pete, le grand blond séduisant et riche. Le fils du producteur de l'une des émissions de télé préférées de Kelly, aux cheveux de nageur ressemblant à de la soie blanche. Pete Nichol donna une petite tape amicale dans le dos de Kelly, et M. Hansen dit :

– Mademoiselle Lund. Vous resterez en retenue ce soir.

Et tous de rire encore plus fort. Certains poussèrent même des cris de félicitations.

Kelly se tourna et hasarda un regard vers la classe. C'est alors qu'elle vit le morceau de papier froissé au sol, près de sa jambe – et ce n'était *pas* une boulette. Quand elle releva les yeux vers le rang d'après, elle trouva Bellamy Marshall en train de gesticuler vers le papier, faisant cliqueter ses bracelets.

« Lis-le », articula Bellamy sans faire de bruit.

Bellamy était nouvelle, et fille d'un acteur célèbre appelé Sterling Marshall très en vogue dans les années 1950 et 60, qui jouait encore. Elle était arrivée au lycée Hollywood High après les vacances de Noël, ayant été expulsée de la très sélecte école de Santa Monica pour d'obscurcs raisons. Il y avait du mystère et de la provocation en elle, comme elle en avait fait la démonstration une semaine après la reprise des cours en se glissant au rang du fond de la classe de M. Hansen, *au tout dernier rang*, alors que le professeur lui avait désigné une place libre à l'avant. Kelly s'était retournée pour regarder cette

nouvelle bien audacieuse, avec ses séries de bracelets, son jean de designer, son blouson en cuir de luxe, tandis que Bellamy Marshall ignorait M. Hansen et respirait bruyamment entre ses lèvres nacrées, telle une héroïne de cinéma en cavale.

Bellamy avait souri à Kelly, et Kelly lui avait rendu son sourire ; elle aurait aimé être son amie, mais se sentait déjà triste à l'idée que ce ne serait pas possible. Cette fille riche et lumineuse en blouson de vrai cuir lui avait souri uniquement parce qu'elle ne savait pas encore...

Cela remontait à un mois, maintenant.

Une fois que M. Hansen eut rétabli le calme et interpellé Phoebe Calloway au premier rang pour l'interroger sur les mitochondries, Kelly se sentit de nouveau suffisamment invisible ; du bout du pied, elle rapprocha alors la boule de papier de son bureau. Elle la ramassa et la déplia discrètement.

PETITE FÊTE CHEZ MOI APRÈS LES COURS.

Kelly se tourna vers Bellamy pour vérifier s'il ne s'agissait pas d'une blague. Elle portait un autre blouson en cuir aujourd'hui – un *bomber* marron. Elle devait en avoir tout un placard, et tous en vrai cuir.

« Alors ? » articula silencieusement Bellamy avant d'adresser un clin d'œil à Kelly. Elle n'avait pas du tout l'air de blaguer.

« OK », fit Kelly d'un hochement de tête, sidérée par ce moment. Sidérée par cette journée.

Ce n'était pas vraiment une fête. Il y avait seulement Bellamy, Kelly, deux garçons de l'équipe de foot et un grand type maigre de vingt-trois ans nommé Len, avec une fine moustache et un sac à sandwich bourré de ce

qu'il appelait du *Humboldt's finest*¹. Ils se retrouvèrent sur le parking du lycée, Len agitant le sac devant Bellamy en souriant.

Les deux garçons montèrent dans le coupé Pontiac de Len tandis que Kelly embarquait avec Bellamy dans sa Golf rouge. Ils partirent dans la direction opposée de l'endroit où Kelly vivait, foncèrent sur Sunset Boulevard en passant devant Barney's Beanery ; Bellamy dépassait les voitures trop lentes, ses lunettes de soleil braquées sur la route, ses bracelets d'argent glissant le long de ses avant-bras avec les mouvements du volant.

Elles montèrent, montèrent et montèrent sur les hauteurs de la ville, sans se parler, en écoutant simplement la radio où passait *Good Girls Don't* de The Knack, une chanson que Kelly n'avait jamais aimée jusqu'ici. Kelly s'attendait à se sentir nerveuse en montant dans la voiture, mais le fait que Bellamy ne parle pas lui fit la même impression que lorsqu'on ne l'interrogeait pas en cours. Cela la mit à l'aise.

– Passe-moi mes clopes, tu veux ? dit Bellamy. Elles sont dans mon sac.

Kelly prit le sac de Bellamy – un Louis Vuitton – sur le sol de la voiture. Beaucoup de filles avaient ce genre de sac, au lycée. Elles les appelaient « Louie Vouies » et n'en prenaient aucun soin, les balançant comme s'ils ne valaient rien, mais Kelly savait à quoi s'en tenir. Sa mère lui en avait montré un chez I. Magnin, un jour, en tapant de l'ongle sur l'étiquette du prix. « Franchement, qui peut se payer ça ? » avait-elle dit. La mère de Kelly travaillait chez I. Magnin au rayon maquillage. Mais même avec son rabais d'employée, elle n'achetait jamais rien pour elle ni pour Kelly là-bas. « C'est indécent », disait-elle en

1 Boisson à base de vodka et de cannabis. (NDT)

parlant des prix du magasin tout entier. Kelly ne répondait jamais. Elle, elle trouvait ça beau.

« Un jour, disait sa mère, on partira de cette ville. »

Prudemment, Kelly ouvrit la fermeture éclair du sac. Elle en sortit un paquet de Marlboro rouge – la marque que fumait sa mère – et le tendit à Bellamy.

– Tu peux en prendre une, si tu veux, proposa Bellamy.

– Merci.

Bellamy alluma une cigarette à l'allume-cigare de la voiture et la passa à Kelly sans la regarder. Le geste lui donna l'impression qu'elles se connaissaient depuis des années. Bellamy baissa sa vitre, et Kelly souffla un nuage de fumée dans l'air tiède.

– Len t'aime bien, dit Bellamy. Ça se voit.

Kelly sentit ses joues rougir.

– Comment l'as-tu connu ?

Bellamy haussa les épaules.

– Oh !... Comme ça, dit-elle. Il est un peu con, des fois, mais il a toujours de la bonne herbe. Et j'adore l'odeur de sa voiture.

– Il a vraiment vingt-trois ans ?

– Ouaip.

– Waouh !

De l'autre côté du pare-brise, le panneau HOLLYWOOD se dressait devant elles. Quand elle le voyait, Kelly pensait toujours à Catherine – et à la façon dont elle se vantait toujours d'avoir une vue sur lui depuis leur appartement. « De chez nous, on voit *le* panneau », disait sa sœur à qui voulait l'entendre, comme si elle parlait de l'Empire State Building ou de la tour Eiffel, alors qu'en réalité, le panneau HOLLYWOOD était une véritable verrue à cette époque – plein de trous, s'écroulant sur la colline, avec le premier et le troisième « O » manquant presque entièrement.

– Qui a envie de voir ça ? lui disait Kelly. Il est affreux.

– Pas du tout. Il a juste besoin d'être réparé.

Il y a deux ans, un groupe de riches politiciens et de stars du cinéma s'était intéressé au panneau délabré et lui avait redonné tout son éclat. Alice Cooper avait même fait don de son premier « O » à lui pour remplacer le plus abîmé des deux, et s'était fait appeler Alice Coper pendant le reste de l'année, ce que Catherine aurait sûrement trouvé très drôle si elle avait encore été vivante...

À la radio, The Knack céda la place à Tom Petty ; c'était une chanson que Kelly aimait bien, parlant d'une fille à qui l'on avait fait beaucoup de promesses. Elle tira une autre bouffée sur sa cigarette et contempla le panneau de Catherine qui étincelait sous le soleil, avec ses lettres pleines et accueillantes. *Certaines choses finissent par être réparées*, se dit-elle.

– Tu m'as tuée, aujourd'hui, lança Bellamy.

– Hein ?

– En bio ! Comment as-tu eu le culot de dire ça à Hansen ?

– Ah, fit Kelly, se rappelant la scène. Euh, je ne sais pas... C'est sorti tout seul, en fait.

– « Je dors très bien, merci », cita Bellamy. Trop fort. Je m'en rappellerai toute l'année. Toute ma vie.

Kelly tira de nouveau sur sa cigarette et sourit un peu.

– Il fallait que ça sorte, dit-elle. C'était tellement chiant !

Bellamy partit à rire, d'un rire chaleureux et contagieux, et Kelly se joignit à elle. Elle essaya de se rappeler la dernière fois où elle avait ri à cause d'autre chose qu'une émission à la télé. Ce devait être quand Catherine était encore vivante, quand elles étaient petites.

– La tronche de Hansen ! pouffa Bellamy. Il serrait les

dents tellement fort que j'ai cru que ses yeux allaient lui sortir de la tête !

Et Kelly rit encore, pendant que Tom Petty chantait les louanges de son amie américaine dans la voiture pleine de musique.

Elles finirent par se calmer et reprendre leur souffle. Bellamy ralentit et s'arrêta doucement à un feu rouge. Elle conduisait bien. Kelly, elle, ne savait pas du tout conduire. Elle s'était inscrite à la conduite accompagnée, mais n'avait pas suivi les cours. *À quoi bon ?* se disait-elle. De toute façon, sa mère ne la laisserait jamais emprunter sa voiture.

– Au fait, dit Bellamy, ils t'ont laissée partir plus tôt vu que c'était ta première colle, c'est ça ?

– Hein ?

– Ben, oui. Je pensais que tu resterais collée jusqu'à la tombée de la nuit, moi.

Kelly sentit sa bouche devenir sèche. *Mademoiselle Lund. Vous resterez en retenue ce soir.* C'est ce que M. Hansen avait dit. Studieuse comme elle l'était, Kelly n'avait jamais été en retenue avant. Dans ce duo si mal assorti, c'était elle la jumelle tranquille et sans remous. À part quelques mauvaises notes, elle n'avait jamais eu le moindre problème à l'école avant aujourd'hui et ne s'était jamais fait remarquer, parlant à peine. Mais là, c'était la toute première fois et elle... *Maman va me tuer !* Elle se tourna vers Bellamy, le feu aux joues.

– Je ne suis pas allée en colle, dit-elle. Je ne me suis même pas présentée.

Bellamy battit de ses cils couverts de mascara.

– Sans déconner ?

– Oui, dit Kelly. J'ai oublié.

Un grand sourire aux lèvres, Bellamy se tourna de nouveau vers la route comme le feu passait au vert.

– Décidément, tu me plais de plus en plus, Kelly Lund, dit-elle.

Kelly sourit aussi. Elle ne put s'en empêcher.

Lorsqu'elles arrivèrent chez Bellamy, les garçons les attendaient déjà sur place.

– Comment tu t'appelles, chérie ? lança Len.

Il ne cessait de sourire à Kelly, d'un sourire mielleux et ambigu.

– Elle s'appelle Kelly, pas Chérie, répliqua Bellamy. Essaie donc d'arrêter de baver, si tu peux.

– On s'en fout des noms, dit un des footballeurs. Bon, on fume ?

Kelly n'écoutait qu'à moitié. Elle était en admiration devant la maison de Bellamy. La demeure était immense, un véritable palace en briques avec un toit de tuiles rouges étincelant et des balcons tout autour. En arrivant ici, les filles avaient franchi un portail et emprunté une longue allée bordée de palmiers qui serpentait en escaladant le flanc de Mount Lee. Ce trajet avait fait battre son cœur, comme si elle voyageait dans un autre monde.

Et c'était bel et bien un autre monde, non ? Les Bird Streets. C'est ainsi qu'on appelait ce quartier d'Hollywood Hills, avec ses rues portant des noms d'oiseaux et perchées si haut qu'on avait presque l'impression de voler en les empruntant. Bellamy habitait Blue Jay Way. (« Comme dans la chanson », avait dit Kelly dans la voiture. Bellamy avait acquiescé en ajoutant : « Je déteste les Beatles. »)

La porte d'entrée de chez Bellamy était en bois poli et sculpté. Une domestique en uniforme blanc les accueillit avant de disparaître rapidement, les yeux rivés au sol.

– Ne laissez pas mon petit frère monter à l'étage, Flora, dit Bellamy.

Mais la domestique ne parut pas l'entendre.

Kelly vit un escalier en marbre rose, un lustre en cristal, et d'immenses fenêtres, d'une hauteur d'au moins deux étages, qui donnaient sur le canyon. Elle se mordit la lèvre et baissa les yeux comme l'avait fait l'employée de maison, car elle ne voulait pas avoir l'air de trop scruter le décor. Elle voulait avoir l'air de quelqu'un qui a déjà vu ce genre d'intérieur.

La chambre de Bellamy se trouvait au bout d'un long couloir couvert de moquette. Et lorsqu'ils y entrèrent, tandis que les deux garçons riaient de quelque chose qui leur était arrivé au golf hier et que Bellamy demandait à Len de lui montrer à nouveau le sac, Kelly dut mobiliser tous les muscles de son corps pour empêcher sa mâchoire de se décrocher.

Dans cette chambre, il y avait une chaîne hi-fi avec magnétophone et platine, ainsi que des enceintes qui arrivaient au menton de Kelly. Il y avait un grand téléviseur, une coiffeuse avec un immense miroir, un dressing dont la porte entrouverte révélait des rangées et des rangées de vêtements ordonnés par couleurs. Il y avait aussi une collection de disques qui occupait un mur entier, un canapé en cuir rouge, un tapis à imprimés zèbre qui pouvait tout à fait être une peau de zèbre véritable. Mais le summum, c'était le lit *king-size* avec son jeté de satin blanc et sa dizaine d'oreillers et de coussins – le genre de lit où dorment les princesses ou les reines. Un poster encadré le surplombait : une affiche de *La Fièvre du samedi soir*. Kelly vit quelque chose d'écrit sur le pantalon de John Travolta et s'en approcha. C'était l'auto-graphe de Travolta... avec une dédicace. *Pour Bellamy, avec toute mon amitié,* avait-il écrit. Kelly fixa l'écriture ronde et ne put s'empêcher de la toucher. Il fallait qu'elle pose les doigts sur le verre pour se rendre compte que c'était bel et bien vrai.

– J’ai horreur du disco, mais il faut quand même avouer que Travolta est sexy, dit Bellamy. Mon père le connaît.

Kelly retira vivement sa main. Elle se sentit rougir. Bellamy lui sourit.

– Je l’ai rencontré, une fois.

– C’est vrai ?

– J’avais trop envie de toucher cette fossette au menton.

Elle se pencha vers Kelly et ajouta dans un murmure :

– Avec ma langue.

– Fais-en un balaise, dit l’un des footballeurs.

Il s’adressait à Len, qui était assis au bord du lit de princesse de Bellamy, en train de rouler un joint.

– Si c’était ma chambre, dit Kelly, je n’en sortirais jamais.

– Quand t’auras tiré quelques taffes là-dessus, tu pourras peut-être plus, de toute manière, dit Len.

– Tu veux dormir ici cette nuit ? proposa Bellamy. Mes parents sont en Suisse. Du coup, je suis toute seule avec le personnel jusqu’à vendredi.

Kelly déglutit. Elle n’avait même pas appelé chez elle et elle savait que sa mère n’apprécierait pas l’initiative. « Évite de fréquenter ces gosses de riches », disait-elle tout le temps, même si elle avait envoyé ses filles à Hollywood High, où l’équipe de sport s’appelait les Cheikhs, en hommage à un personnage de film joué par Rudolph Valentino. Presque tous les élèves de l’école étaient des gosses de riches liés de près ou de loin à l’industrie du cinéma – comment aurait-il pu en être autrement ? Leur mère aurait aussi bien pu dire à Kelly et Catherine : « Ne vous faites pas d’amis », Kelly suivant cet ordre, Catherine mourant d’envie d’y désobéir.

– C’est que..., ma mère..., je ne crois pas qu’elle...

– Pas de souci, fit Bellamy. Une autre fois, alors, OK ?

– Oui, avec plaisir.

– Ça, c'est de la bonne came, mon vieux, dit Len tandis que les deux garçons se pâmaient devant le joint.

Ils étaient tous deux trapus, avec des cheveux souples et des joues roses. Kelly ne connaissait ni l'un ni l'autre, mais ils n'avaient pas du tout l'allure de footballeurs. Ils lui faisaient plutôt penser à deux chiots de la même portée.

– Les dames d'abord, dit Len.

Il coula à Kelly son sourire mielleux. Kelly hocha la tête en regardant Bellamy.

– Toi d'abord, dit-elle.

Bellamy prit le joint à Len. Elle le porta à ses lèvres et tira dessus avec force.

– T'aimerais bien que ce pétard soit ma queue, hein ? dit Len.

Les footballeurs ricanèrent.

Elle entrouvrit les lèvres pour bien inhaler.

– Le pétard est plus gros, rétorqua-t-elle enfin en laissant des volutes de fumée blanche s'échapper de sa bouche.

Kelly rit à son tour.

– Cassé ! dit l'un des sportifs.

– Arrête, répondit Len. Tu sais *très bien* que ce n'est pas vrai.

Bellamy leva les yeux au ciel, mais ses joues rougirent légèrement.

Kelly regarda Len plus attentivement : le tee-shirt noir moulant, les bras aux veines saillantes, la grosse boucle de ceinture, en forme de serpent à sonnette enroulé sur lui. Il avait l'air si vieux. Elle imagina Bellamy avec lui, et cette idée la mit mal à l'aise, au bord de la panique...

– Allô, Kelly ? Ici la Terre.

Bellamy lui tendait le joint.

– Pardon.

Kelly s'apprêtait à le prendre quand Bellamy écarta vivement le pétard.

– Sors d'ici, dit-elle – pas à Kelly, mais à son épaule droite.

Kelly se retourna et vit, planté dans l'encadrement de la porte, un petit garçon maigrichon avec les mêmes yeux noirs que Bellamy.

– Salut, fit-elle.

Le petit garçon lui sourit. Il portait un tee-shirt *STAR WARS*, et deux jambes fines et pâles s'échappaient de son short blanc. Il devait avoir dix ans, au maximum.

– Ne lui dis pas bonjour. C'est un suppôt de Satan.

Le gamin soupira en faisant la grimace. L'un des footballeurs rit, et Bellamy se leva prestement du lit. Elle claqua la porte au nez du petit et la verrouilla. Lorsqu'elle se retourna, son visage avait rosé de colère.

– Shane, mon frère, dit-elle à Kelly comme on lance un juron. Il ne me fout jamais la paix, celui-là.

Kelly avait essayé de fumer une fois, avec Catherine. Elles avaient treize ans, à l'époque, et Catherine avait apporté de l'herbe dans leur chambre, ainsi que le briquet de leur mère. Kelly lui avait demandé où elle s'était fournie, mais Catherine avait refusé de le lui dire.

– Essaie, c'est tout, avait dit Catherine.

– Et si je me fais un mauvais trip ?

– Et alors, ça te tuerait ? Tu crois que ça te tuerait de te faire un mauvais trip une fois dans ta vie, Kelly ?

Kelly avait inhalé trop fort ; du coup, elle avait tout recraché en toussant et n'avait senti aucun effet.

Mais cette fois, cela semblait marcher. Du moins Kelly le pensait-elle. Elle avait l'impression que sa tête était molle et floue, comme si quelqu'un lui avait décapé le cerveau. Bellamy avait accepté de raccompagner les foot-

balleurs chez eux, ceux-ci n'habitant pas loin, et quand Kelly lui avait dit au revoir, elle avait vu son visage dans plusieurs cadres se succédant à toute vitesse.

Kelly avait accepté de se faire ramener par Len ; elle n'y avait pas vraiment réfléchi avant, mais, au moment de prendre place sur le siège passager de la Pontiac, un sentiment de panique l'envahit de nouveau. Elle se rendit compte qu'elle se concentrait bien trop sur chaque mouvement. Le verrouillage des portières résonna dans ses oreilles, et elle se sentit agressée par le crissement des sièges en cuir. Kelly sentait également le regard concupiscent de Len sur elle et, quand elle se tourna légèrement, le visage de Len était devant le sien. Tout près. Seigneur, il était si vieux !

– C'était de la bonne, hein ?

Son souffle était chaud et humide. Ses deux yeux n'en formaient plus qu'un.

– Carrément.

La main de Len glissa sous sa jupe plissée et vint se poser sur la cuisse de Kelly. Sa jambe se raidit. Mais la voiture sentait bon, se dit-elle. Une odeur de pin et de cuir chaud.

Il se pencha et l'embrassa. Sa langue était molle et spongieuse. Ses lèvres étaient trop mouillées, et la fine moustache piquait le nez de Kelly. Il plongea sa langue dans sa bouche et la laissa ensuite posée là, sur celle de Kelly, visqueuse et inerte.

Mon premier baiser... Elle ne s'attendait pas à ce que ce soit ainsi. Un jour, Catherine lui avait dit que son premier baiser serait magique, et elle avait voulu y croire. Mais après tout, comment Kelly aurait-elle pu savoir ce que c'était, que cette magie ? Elle ferma les yeux et essaya de se détendre. Il ouvrit plus grand la bouche, mordant les joues de Kelly. Qu'est-ce qui était censé être agréable,

là-dedans ? Il devait y avoir un truc. Elle tenta de passer une main dans les cheveux gras de Len, qui poussa un grognement faisant vibrer ses lèvres mouillées.

L'herbe rendait Kelly nerveuse. Elle commençait à avoir du mal à respirer, mais elle n'osait pas rompre le baiser parce qu'elle ne voulait pas regarder Len. Elle ne savait pas quoi lui dire. *Merci ? C'était intéressant ?*

À un moment, dans la maison, quand les garçons riaient d'on ne sait quoi, Bellamy avait posé sa tête sur l'épaule de Kelly.

« Je savais qu'on serait amies », avait-elle dit.

Ce souvenir détendit Kelly.

Len s'écarta. Kelly avait encore son goût dans la bouche, un goût aigre.

– Il vaut mieux que tu rentres, dit-il. À moins que tu aies envie de t'arrêter quelque part d'abord.

Elle n'avait aucune envie de s'arrêter quelque part avec lui. Mais elle n'avait pas non plus envie de rentrer chez elle. Elle s'entendit dire :

– Ça m'est égal.

Len démarra la voiture, mais laissa une main sur la cuisse de Kelly. Elle ferma les yeux et se laissa aller sur son siège ; la voix de Bellamy résonnait encore dans sa tête et rendait cette main plus légère.

« Tu es comme moi, avait dit Bellamy au creux de l'oreille de Kelly en un murmure doux et intense qu'elle avait senti plus qu'entendu. Tu as des secrets. »